

Chappaz, Maurice - 1916

Autor(en): **Stauffer, Gil**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): - **(1974)**

Heft 295

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1026722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POINT DE VUE

Chappaz, Maurice - 1916

Chappaz, c'est un Juif.

A moins que ce soit une sorte d'Arabe. Ou peut-être même un Tibétain.

C'est un sacré roublard. Un paysan. Un frileux — et je l'ai même vu fumer des Marlboro, Chappaz.

Il est tellement valaisan qu'il peut jouer facilement au Valaisan et tout le monde y croit. Je le soupçonne même d'être anarchiste. Ou un peu chamois, ou bouquetin. Il a une fameuse cave et même plusieurs. Mais s'il doit préparer une tasse de thé, Chappaz, ça lui prend une demi-journée. Il déteste les promoteurs immobiliers. Il en a déjà exécuté quelques-uns à bout portant. En quatre mots. Chappaz est un bon bougre. C'est un Ecosais.

Il devrait s'appeler Donald Mackenzie et vivre dans le Caithness.

S'il avait voulu, il serait devenu un grand joueur de cornemuse et il aurait rafflé tous les prix aux Highland Games de Banff ou d'Inverness.

Chappaz Maurice écrit des livres. Six cent vingt milliards de fois mieux que ceux de M. Maurice Métral, qui n'est qu'un pisseur de copie et fait honte à toute l'Ecosse. Il en a d'ailleurs été expulsé et se cache en Valais.

Je n'ai jamais lu les livres de M. Métral. Dieu nous en garde.

Chappaz est un très grand spécialiste des avalanches. Il est conseiller spécial de la station du Weissflühjoch sur Davos pour les questions poétiques.

La radio devrait bien lui offrir une chronique de climatologie. Mais la radio est dirigée par des mâcheurs de paille, c'est bien connu.

Chappaz vient de publier un livre chez Galland (un autre bon bougre, au fond), livre intitulé sommairement « La Haute Route ». C'est un livre que tout skieur qui se respecte devrait utiliser à la place de ses peaux de phoque.

J'ai appris que c'est un livre très apprécié par les marmottes et les chamois du monde entier qui en ont déjà commandé plusieurs millions d'exemplaires pour les lire pendant l'hiver.

« La Haute Route » est une histoire d'amour entre deux molécules d'hydrogène et une molécule d'oxygène. Elles n'arrêtent pas de se faire des trucs. Incroyables. Chappaz qui est un petit futé a tout vu.

Pour qu'il se conserve bien, le livre doit être maintenu dans de l'hélium liquide. Un bon congélateur peut toutefois faire l'affaire.

Gil Stauffer

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Charlie Chaplin aujourd'hui

Vingt-sept ans plus tard, revu l'admirable « Monsieur Verdoux » de Charlie Chaplin.

On connaît l'argument : très librement, Chaplin, suivant un livret d'Orson Welles, a imaginé de porter à l'écran l'histoire du fameux Landru (« Monsieur le Procureur, je vois que vous êtes très en colère... Désolé de n'avoir qu'une tête à vous offrir ! »), lequel, estimant que la place de la femme est au foyer, en tua quelques-unes, après les avoir dépouillées de leur argent, et se débarrassa de leurs corps en les faisant brûler dans le fourneau de sa cuisine...

L'histoire se passait juste après la première guerre mondiale, dans les premières années 20, et M^e de Moro-Giafferi dépensa en vain son immense talent pour tenter de sauver la tête de son client, qui d'ailleurs nia jusqu'au bout !

Chaplin a situé son film quelques années plus tard, si Verdoux tue, c'est qu'il a une femme infirme et un petit garçon qu'il adore — et qu'il a perdu sa place d'employé de banque, dans l'une des nombreuses crises qui secouèrent l'entre-deux-guerres... (Voilà qui est bien désuet : les crises économiques, nous ont répété les compétences, appartiennent désormais au passé — voir à ce sujet les fortes paroles de M. Schaller, professeur à l'Université de Lausanne). Puis, ayant perdu sa femme et son enfant (pour des raisons qui ne sont pas données, mais qu'on peut deviner : la misère, l'impossibilité de les faire soigner), ayant perdu du même coup toutes ses raisons de vivre, Verdoux se laisse arrêter et condamner.

« Je ne suis qu'un modeste amateur », dira-t-il en substance à la barre du tribunal. « Voyez les grands hommes de guerre. Voyez les grands financiers, qui n'hésitent pas à acculer à la misère, à la folie, au suicide, des milliers de leurs semblables pour mieux faire fortune. »

« Monsieur Verdoux » vient juste après « Le Dictateur » et appartient à la même veine, où l'on voit Charlot céder la place à Charlie Chaplin — un Chaplin qui ne craint pas de moraliser et de sermonner. Projeté en 1947, un an après le procès de Nuremberg, le film revêtait un tel caractère d'évidence qu'il en devenait presque un truisme. Manifestement, ni Landru, ni le docteur Petiot ne faisaient le poids en face du Reichsführer des SS Himmler ou tel de ses fidèles acolytes. Tellement évident qu'il en était rassurant : Oui bien, Verdoux a raison. Mais justement, on vient de pendre à Nuremberg, Keitel, Kaltenbrunner, etc. On se dispose à pendre Rudolf Hoess, chef du KZ d'Auschwitz... Le problème est désormais résolu. « Il y a en France, écrivait Marat, six cents coquins, et six cents bouts de corde nous en débarrasseront. »

Quelques années plus tard, il estimait que « dix mille têtes abattues suffiraient à peine à sauver la patrie » !